

Un dimanche d'autrefois dans une famille lorraine

Ce dossier s'achève par un simple récit : celui d'une journée de dimanche, telle qu'elle se vivait, il y a quelques dizaines d'années, dans une famille catholique, et telle que, grâce à Dieu, elle se vit encore aujourd'hui, ici et là. Un prêtre de la Fraternité nous retrace donc tout bonnement ses souvenirs d'enfance, empreints de catholicité et de fraîcheur.

Par M. l'abbé Gérard Herrbach

Les souvenirs que je garde de mes dimanches en famille s'enchevêtrent avec les autres souvenirs, ceux de la vie de famille elle-même. Comme tant d'autres enfants, je n'ai connu le monde, dans mes premières années, qu'à travers la vie de ma famille, ce que mes parents me disaient et m'enseignaient. L'affection qu'ils me portaient était pour moi la preuve indiscutable qu'ils avaient raison. Ils m'apprenaient tout sur les hommes, tout sur le bon Dieu et l'univers du catholicisme. C'est ainsi que j'ai découvert, petit à petit, l'organisation de la vie : elle tournait autour de la journée, de la semaine, du mois...

Dans la semaine, il y avait deux jours de congé : le jeudi et le dimanche. C'étaient des jours où il n'y avait pas de classe. Mais ils ne se ressemblaient pas du tout.

Le jeudi, mon père, professeur de son métier, était souvent absent jusqu'à midi ainsi que certains de mes frères et sœurs. Bien sûr, nous avions congé ; cela ressemblait un peu aux vacances. Mais ce jour n'était pas comparable à l'autre jour de congé.

L'autre jour, c'était le dimanche. Ce jour-là, tous restaient à la maison. Quelle journée profondément catholique que le dimanche ! Le dimanche avait une importance toute spéciale pour la famille ; c'était le jour où toute la famille se trouvait réunie.

Il y avait un jour pour s'y préparer et qui lui donnait plus d'importance encore. Ce jour de préparation était le samedi.

LA VEILLE DU GRAND JOUR

Le matin du samedi, c'était le ménage à la maison. Le ménage était fait quotidiennement, mais le samedi, c'était jour de grand ménage, « parce que demain, c'est dimanche, et il faut que tout soit propre ». Pendant les vacances, chacun avait sa petite part à faire : les chambres, la maison, la cour, tout était passé au peigne fin.

L'après-midi du samedi, pendant que papa allait faire les courses de la semaine, accompagné par certains de ses enfants, maman préparait le plus possible le repas du dimanche, qui était un peu comme un repas de fête de famille. Elle préparait particulièrement les hors-d'œuvre et les desserts.

Par la suite s'est ajoutée la pratique de la confession hebdomadaire, le samedi en fin d'après-midi. Les prêtres assuraient très régulièrement les confessions du samedi après-midi. Maman vérifiait que chacun se confessait chaque semaine : « t'es-tu confessé ? » Elle disait qu'il fallait le faire régulièrement. C'était la recommandation qu'elle-même avait reçue de ses parents. Combien cette pratique devenue habitude a pu préserver les âmes pendant toute l'enfance, et sûrement une bonne partie de l'adolescence ! Elle s'est continuée tout naturellement par la suite...

Le soir venu, la propreté de la maison, l'odeur de la bonne cuisine, l'activité des

uns et des autres nous préparaient fortement à cette journée particulière du lendemain : le dimanche.

Enfin dimanche arrivait ! Pas d'école ! On se lève plus tard ! Avant la grande crise de l'Église, les paroisses étaient vraiment bien organisées. Il y avait plusieurs messes à la paroisse, de sorte que les parents des familles ayant des enfants en bas âge pouvaient se relayer pour assurer la garde de la maison tout en remplissant les devoirs dominicaux. Par la suite, c'est tous en famille que nous allions à la messe dominicale.

HABILLÉS POUR L'ÉGLISE

Le matin du dimanche, on revêtait « les habits du dimanche ». Quels mots magiques ! Imaginez : les habits du dimanche ! Ils n'ont pas peu contribué à nous faire saisir l'importance sacrée de ce jour : on les mettait pour aller à la messe. Les garçons avaient un petit costume ; les filles avaient une belle petite robe que maman leur avait faite ; elle leur ajoutait un petit ruban dans les cheveux. On gardait ces habits toute la journée du dimanche.

Puis on partait pour la grand-messe. Longtemps j'ai confondu « la messe » et « l'église ». Je croyais, par conséquent, que « la grand-messe » voulait dire que « l'église était plus grande ».



Enfin nous arrivions à l'église. Les cloches sonnaient à toute volée. Il y avait les fidèles qui sortaient de la messe précédente; il y avait ceux qui montaient pour la messe chantée. Tous étaient endimanchés. Cette dimension sociale de la messe se vérifiait très facilement et frappait par son universalité. Lorsque nous partions en voyage, certains dimanches, ou que nous allions à la messe ailleurs que dans notre paroisse, nous retrouvions cette même atmosphère du dimanche. Lorsque nous allions voir les grands-parents, il nous arrivait de traverser des villes de Lorraine qui étaient « sous contrat ». Le spectacle était encore bien plus frappant: pas un magasin d'ouvert. Les rues étaient désertes. Peu de voitures circulaient en ville. Si nous arrivions au moment de la sortie d'une messe, les messieurs, avec leur fière allure de paysans, marchaient, le chapeau sur la tête, propres, beaux, vêtus d'un costume bien mis... Les femmes papotaient sur le parvis de l'église. Dimension universelle de l'Église catholique, par la sanctification du dimanche. C'était vraiment le jour du repos et la ville même semblait se recueillir et se reposer de l'activité de la semaine.

LA GRAND-MESSE

On entrait dans l'église: signe de croix, genuflexion, à genoux dans les bancs... chacun prenait place et se recueillait avant le début de la messe. Tous ces gestes que nous voyions faire par nos parents et qu'ils nous avaient enseigné à reproduire en famille, et que nous voyions faire par des gens que nous ne connaissions pas, mais qui avaient le même recueillement, nous indiquaient que ce que nos parents nous enseignaient sur la religion était vrai. La preuve était bien visible puisqu'ils n'étaient pas les seuls à le faire. Et nous comprenions alors le lien

qu'il y avait entre la présence de Dieu en famille, la prière en famille et ces instants sacrés et mystérieux que nous voyions à la messe du dimanche. En fait, c'est la prière en famille qui faisait le lien tangible d'un dimanche à l'autre.

Puis les garçons allaient à la sacristie pour se préparer à servir la messe. Quand l'un d'entre eux avait un rôle plus important, il en était très fier et ses parents également.

Les lumières s'allumaient, le chœur s'illuminait; le sacristain allumait les cierges de l'autel... la cloche retentissait et la procession commençait, croix en tête avec les cierges, les acolytes, l'officiant... L'orgue se faisait entendre, les chants en grec ou latin, qui donnaient à l'office le caractère sacré et indispensable que nous essayions de percer sans y parvenir, retentissaient... *Kyrie, Gloria*... Les jours de fête, nous avions droit au magnifique *Ton royal de Dumont*; toute cette foule qui reprenait, en les alternant, les versets du sublime chant à la louange de la sainte Trinité nous remplissait d'émotion: *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis... laudamus te...* nous finissions par le savoir par cœur, comme les grands...

Il y avait ensuite le sermon. Je comprenais bien le début parce que c'était « les annonces de la semaine. » Mais ensuite je décrochais rapidement. À la maison, cependant, les parents vérifiaient ce que nous avions retenu, ce qui nous obligeait à faire plus attention les fois suivantes. *Credo... et unam, sanctam, catholicam*, à plein poumons, comme si la foule voulait faire comprendre qu'elle avait bien compris les paroles du prêtre et qu'elle en était toute ragaillardie dans sa foi...

Puis la cloche retentissait trois fois... *Sanctus*; à nouveau la cloche... le recueillement se faisait plus intense. Dans un même



Sortie de la grand-messe paroissiale

mouvement, toutes les têtes s'inclinaient et adoraient celui qui est venu pour mourir sur la croix pour nous autres... Petite élévation... le chant du *Pater*. Communion des fidèles.

Les jours de grandes fêtes comme Noël, Pâques ou les jours de la communion solennelle, l'atmosphère de fête était décuplée. La foule des fidèles était bien plus grande et aidait à relever l'importance de ce jour.

SUR LE PARVIS

La messe terminée, nous sortions de l'église. Alors c'était, pour beaucoup, la rencontre hebdomadaire. Les parents se saluaient mutuellement. Au fur et à mesure que nous grandissions, nous remarquions une sorte de connivence tacite entre toutes ces personnes qui sortaient de la messe : c'étaient des catholiques.

Mais le personnage qui attirait tous les regards, c'était M. le curé, ou M. le vicaire, lorsque l'un ou l'autre paraissait dans l'embrasement de la porte de l'église. Il était reconnaissable avec sa soutane qui nous disait tout le sacré dont il était revêtu, dont il était tant imprégné qu'il semblait le

répandre par sa seule présence rassurante, consolatrice les jours de peines ou d'épreuves. Alors le prêtre s'approchait des uns et des autres, échangeant quelques propos, des poignées de mains, quelques mots d'encouragement : je l'ai vu. Et lorsque nos parents avaient la possibilité de lui parler, il avait pour effet de réjouir les visages ou d'adoucir les difficultés du moment.

Puis venait le retour à la maison. La tension ne baissait pas : c'était toujours dimanche ! Pendant le trajet de retour, nos parents nous contaient souvent des souvenirs d'enfance sur la pratique dominicale d'alors.

LE « GROS LEFEBVRE »

Il y avait deux messes, disaient-ils, auxquelles ils devaient assister. D'abord la « messe de communion », qui se célébrait tôt le matin. C'était à cette messe-là que l'on communiait alors dans les paroisses, en raison du jeûne eucharistique qui commençait à partir de minuit. Puis la messe chantée à laquelle ils assistaient encore, après avoir été prendre le déjeuner en famille. Papa disait qu'il partait toujours à la messe « avec le gros Lefebvre. » Nous avions toujours cru qu'il s'agissait d'un voisin qu'il allait chercher pour aller à la messe. Mais un jour il nous dit que « le gros Lefebvre » était si dense, qu'il n'arrivait que rarement à tout lire... Nous comprîmes alors qu'il s'agissait de son missel, un missel « Dom Lefebvre » dans la grande édition complète. Il l'appelaient « le gros Lefebvre... »

Quand nous arrivions à la maison, papa se mettait à la cuisine pour aider à préparer le repas. Toujours habillé en vêtements du dimanche, mais ayant mis un tablier de jardinier, il aidait maman. Pendant ce temps, nous préparions la table : nappe du dimanche, couverts du dimanche, services du dimanche... Lorsque nous avons grandi, nous avons eu droit à un peu

d'apéritif en attendant les derniers préparatifs. La cloche sonnait enfin, annonçant l'heure du repas. A table! *Angelus*, prière. La prière se disait en famille quotidiennement avant les repas; il était impensable de commencer un repas sans dire la prière, chacun debout à sa place... Il fallait que tous fussent présents pour pouvoir la commencer car les repas ne se prenaient qu'en famille, autour des parents, avec « tout le monde ». Le magnifique repas du dimanche commençait alors, dans la joie de se retrouver en famille.

Le repas s'étirait en longueur, non seulement parce qu'il n'y avait pas de classes à reprendre en début d'après-midi, mais surtout parce que nous étions dans cette ambiance familiale du dimanche. À la fin du repas, au moment du dessert, nous chantions quelques chants que l'aîné entonnait à l'harmonica et que tous reprenaient en chœur. Puis on se levait de table, on la débarrassait, on aidait à la vaisselle, et souvent on allait se promener en famille dans l'un ou l'autre des parcs de la ville toute proche. Là, nous côtoyions d'autres personnes et d'autres familles, endimanchées également. Pour nous, il était donc évident qu'elles étaient allées, elles aussi, à la messe le matin...

On rentrait pour le goûter. Ensuite, il y avait les vêpres.

LES VÊPRES

Ah! Les vêpres! Elles étaient facultatives, mais papa se faisait une obligation de ne jamais les manquer. Il invitait ceux qui voulaient s'y rendre à l'accompagner. Bien sûr, les devoirs de classes restaient à faire pour le lundi matin. Cependant, souvent nous l'accompagnions quand même, un peu à la traîne, mais nous en revenions toujours le cœur en joie de ce beau chant grégorien que nous avons entendu. M. le

curé venait parfois, avant le chant des vêpres, au milieu de l'église, parler un peu avec les quelques paroissiens qui restaient fidèles à cet office du dimanche après-midi. Les jours de grandes fêtes comme Noël ou Pâques, c'est toute la famille qui se rendait aux vêpres; et de fait, elles étaient suivies par beaucoup plus de monde qu'à l'accoutumée, au point de remplir parfois complètement l'église.

Pendant les mois d'été, le curé de la paroisse avait eu l'idée de remplacer les vêpres, qui se chantaient à 17 heures, par les complies que nous chantions vers 20 heures. « Parce que », disait-il, « il faut que les paroissiens connaissent ces offices. »

Après les vêpres, nous rentrions pour le repas du soir. Là encore, les choses n'étaient pas comme en semaine. Maman cuisinait le minimum, et nous avions droit au « déjeuner suisse ». Ce sont des détails, certes, mais tellement liés à cette journée, que le dimanche en a été mis en relief pour toujours.

La preuve en était dans le fait que lorsqu'il y avait des jours fériés laïcs (le 14 juillet, par exemple, ou le 11 novembre), nous nous rendions compte qu'il leur manquait la dimension du sacré, de la paroisse, de la messe. Et lorsque l'une ou l'autre des fêtes d'obligation tombait en semaine, nous en comprenions de suite la portée et la dimension par ces quelques mots: demain, « on s'habille en dimanche ».

Ce que nous avons vu, non seulement dans nos familles, mais également dans les familles profondément catholiques de la paroisse et dans celles où nous nous rendions, c'est une sanctification quasi « matérielle » de tout le dimanche destinée à souligner le caractère sacré de cette journée: le dimanche était réservé pour le Bon Dieu, et il était sanctifié en famille. Tout le reste de la semaine en dépendait. ❖

Conclusion : que faire ?

Par Alban Cabanis

Être exemplaires tout d'abord dans l'observance du précepte dominical. S'abstenir des travaux serviles, des courses faites le dimanche. Dans le même ordre d'idées, ne pas faire d'achats sur internet le dimanche et les fêtes d'obligation... Plus profondément, vivre le dimanche comme ce qu'il doit être, c'est-à-dire comme la journée particulièrement consacrée à Dieu. Faire de la messe le sommet de la journée, orienter nos activités dès le samedi soir en fonction de ce grand événement de la semaine, préparer sa communion, vivre de cette visite de Dieu dans notre âme et dans la famille tout entière. Le dimanche est par essence le jour de la vie contemplative, où Dieu est présent et, étant présent, procure la joie : « Le dimanche, soyez toujours joyeux, dit la Didascalie des Apôtres (III^e siècle), car celui qui est triste le dimanche commet un péché¹. » Ce respect personnel et familial du dimanche relève du combat de la foi et de la morale catholiques.

Défendre publiquement le principe ensuite... (cf. pp. 5-8). Nous avons vu que la défense de la sanctification du dimanche était un combat catholique. Dans ce combat, deux écueils peuvent se présenter. Le

premier consiste à descendre dans l'arène politico-médiatique en sacrifiant d'autres principes pour sauvegarder au moins celui-ci. Le deuxième écueil consiste à considérer le poids négligeable des catholiques pratiquants, la force implacable d'un système qui depuis 200 ans s'efforce d'effacer le catholicisme et à ne rien faire.

Comment éviter l'un et l'autre de ces écueils ? En replaçant ce combat dans celui plus général du Christ-Roi. Certes, il n'y a rien à attendre d'un régime révolutionnaire. Connaissant l'ennemi, il conviendra donc d'agir avec prudence, sans utiliser ses armes mais avec des moyens catholiques. Cependant, le combat du dimanche fait partie de notre devoir de maintien des acquis de la chrétienté : « Sois vigilant et maintiens les restes qui allaient périr » (Ap 3, 2). Dans cette crise, Notre-Seigneur nous demande de veiller à la conservation des ultimes positions traditionnelles, quand bien même cette bataille semblerait perdue d'avance. Mais au-dessus de cet engagement conservatoire, il y a une bataille plus importante encore, dont l'objectif est la mutation du pouvoir, c'est-à-dire, selon les mots de Jean Vaquié : « l'extirpation du pouvoir de la Bête et la restauration du pouvoir de droit divin ». Nous savons en effet qu'en vertu des promesses divines, Dieu n'abandonnera pas la France. Il revient donc au « petit nombre », par sa fidélité et ses ardentes supplications, de préparer le retour du Sacré-Cœur. Tel est le sens profond de notre combat. ❖

1 - *Didasc.* 21. Sur la place du dimanche dans la famille chrétienne, on se référera avec profit au livre du père Jean-Dominique, o.p., *Le Père de famille*, dernier chapitre « Un chef-d'œuvre hebdomadaire », Édition du Saint Nom, 2007, disponible chez Clovis.